

Fabienne Taric

Passages à l'acte



Fabienne Taric

*Passages à
l'acte*

récit

Copyright Blurb, 2017

« Je sens combien les regards de biaux, instantanés, et les paroles cueillies au hasard me permettent de réinventer. »

(Gustave Roud)

Lundi 16 août 2004

Dimanche, je suis montée à *L'Hermitage*. On y exposait de la céramique précolombienne, l'art d'avant la rencontre et le choc des cultures. Le paysage, ma promenade jusqu'au musée, je les ai sauvés. Plaisir pur, pas de récupération didactico-pédagogique, du répit. À peine arrivée, c'en était terminé. Ma pensée s'est prise au jeu de toutes sortes de plans de leçon. Parce que dans ma tête, j'ai déjà beaucoup enseigné et même parfois créé de beaux échafaudages. Ceux-ci ressemblent à ce panneau croisé sur le chemin pentu et caillouteux, brûlant du soleil aoûtien : « route non déneigée ».

Aujourd'hui fut encore un jour d'abstraction, où j'ai travaillé pour des élèves sans nom, sans corps, sans substance. Penchée au-dessus de ma table d'étudiante, j'ai méticuleusement planifié l'année scolaire avec l'espoir à demi

conscient de contenir derrière mes grilles tout débordement, et de retenir ainsi le réveil de quelques vieux démons. Je sais bien pourtant qu'il est trop tard et que l'antique Aranéide a eu le temps de sécréter ses files d'angoisses dont elle tisse maintenant l'effroyable toile. Son ouvrage m'aveugle. Je n'ai ni les bons vêtements, ni les justes bagages et, devant le gouffre, lourde de moi-même, j'ai peur de m'abîmer.

Je ne suis qu'un immense chantier et décline toute responsabilité quant à ce qui pourrait advenir. Comme Nicolas Bouvier le disait du voyage, on ne fait pas de l'enseignement, c'est l'enseignement qui vous fait et vous défait. Redoutable métier qui sème le trouble là où la vie ne vous avait pas encore dérangés. Il pousse sauvagement en vous, se nourrit de vieilles choses que vous croyiez digérées et qui, dans le reflux, laisse parfois un goût amer ou une mordante brûlure.

Mardi 17 août

Après des semaines de silence, le carillon de la messagerie électronique a retenti hier soir, annonçant la Conférence des maîtres et la Rentrée des classes. J'ai senti le plaisir d'être en contact, reliée à d'autres collègues et, plus douloureusement, la fin de ce temps de latence, d'incubation. L'idée de passer à l'action, longtemps refoulée, s'est donc imposée, affichée en plein écran, tandis qu'au ventre se nouaient viscères et boyaux.

Si l'angoisse de la *Rentrée* est dévorante, paralysante, que dire d'une *Entrée* dont l'échéance menace et dont l'écho assourdissant vous rattrape ? Piégés par ce tumulte, il ne vous reste qu'à souhaiter diversion.

Alors, la voix de Mousse Boulanger s'échappe de la radio, vive, apaisante. Mousse a *la vocation du*

bonheur. Petit miracle des ondes qui vous arrache un instant à vous-mêmes.

Ressaisie, j'ai pu tantôt passer commande des lectures savamment concoctées pour mes élèves. Mon programme se dévoile pour s'étaler bientôt sur un rayon de librairie.

Mercredi 18 août

Internet devient dangereux. Quelques clics de souris sur les catalogues en ligne suffisent à satisfaire mes chimères. J'achète des livres, cassettes et DVD, par envie, nécessité et compulsion, pour me rassurer sans doute. Vouloir posséder matériellement ce que l'on enseigne relève – l'une n'excluant pas l'autre – soit de la mentalité du collectionneur, soit de la pensée magique, qui procède, en ce cas, par contagion, transfert du fond à la forme, du contenu au contenant. La polysémie du mot *matière* lui-

même n'encourage-t-elle pas la confusion ? Me voilà presque justifiée, et l'Internet presque inoffensif.

Un appel de mon aïeule m'ancre un peu plus profond dans ce terreau familial où il aura fallu quatre générations pour donner une enseignante.

Entre-t-on différemment dans ce métier selon le chemin de ceux qui nous ont précédés ? Quand ces trajectoires semblent s'être éloignées du but, avons-nous le pouvoir de les redresser ? Y a-t-il des voies secrètes de communication au travers de l'arbre généalogique ? Préférant demeurer ignorante que de me charger davantage, je balade en forêt mes oripeaux d'excitation, puis tente de dissiper la chaleur entre les étagères de la Bibliothèque cantonale.

Au retour, j'observe. Les vieilles dames se promènent dans des robes à fleurs et, d'où que l'on porte le

regard, en ce jour, le voile s'est éclairci. Tel un patriarche, le Mont-Blanc trône au-dessus du lac, découpant le ciel estival.

Jeudi 19 août

Mes raisonnements tournent en rond ou tournent court. La matière m'échappe se répand informe. Par où commencer ? Il n'y a pas même un fil sur lequel tirer. Pourquoi avoir choisi ce sujet ? Les Lacustres ne sont qu'un mirage insaisissable. J'écris pour le dissiper.

Je lève les yeux sur l'horizon. Un ciel affreusement gris se vide sans trêve, ni pudeur, dans une exubérance fruste. L'eau martèle les tuiles avec tant de violence que la charpente semble gémir sous l'impact du déluge.

Les Lacustres construisaient leurs maisons sur pilotis pour prévenir les débordements des lacs et des

rivières. Le temps qui érode, gomme et efface n'a pas encore réduit à néant leurs traces ici-bas. Quatre villages mythiques engloutis surveillent Morges du fond des âges. Ces sites ont été successivement, parfois simultanément, occupés puis abandonnés. Mais si nous oublions que les intervalles de ces installations humaines se sont comptées en dizaines de siècles, nous aurons vainement fantasmé sur la continuité alors que tout n'est qu'intermède. C'est la ruse du temps qui fausse les perspectives.

Et puis de quelle nature est ce temps dont je m'imprègne avec une application maniaque en reportant dans l'agenda les horaires, les salles, les classes et leurs effectifs ? Le futur, aplati de la sorte, s'insinue par tranches : lundi 8h10-9h45, 1M10, français – mercredi 14h15-15h, 1M5, histoire; 15h10-16h45, 2MSH4, histoire – jeudi 8h10-9h45, 1M10, français – vendredi 8h10-9h45, 1M4, histoire;

10h05-10h50, 1M5, histoire;
10h55-11h40, 1M10, français.
L'ensemble donne l'impression d'un tempo sec et monotone. Quelle réalité prendra vie dans un cadre si rigide ? Où vont se ranger les élèves, les cent visages ? Dans une semaine, je les aurai tous croisés. Inconcevable. Pour l'heure, engluée dans les faux mystères de l'abstraction, je ne parviens pas à dépasser cette appréhension biaisée de la réalité ; vision séduisante parce qu'elle flirte sournoisement avec le sublime, tandis qu'au-dehors s'organise déjà le grand dévoilement.

Demain matin, 8 heures, Conférence des maîtres. J'entre dans la corporation avec un besoin mitigé d'appartenance, une certaine crainte de la dissolution.

Enfin, je baisse les yeux sur cette dernière journée de *vacances*. Sur le rebord de la fenêtre, protégé de la pluie mais pas des éclaboussures, il

y a le corps inerte d'un moineau. L'oiseau s'est fracassé contre la vitre, dupé par le soleil d'hier ou d'avant-hier. Il s'est échoué sur mon pan de toit, sur le rebord d'une fenêtre sans poignée, qui ne s'ouvre qu'à coup de tournevis les jours de grands nettoyages.

Samedi 21 août

Vendredi a avalé frénétiquement son tribut de tensions et d'exaltations, s'est gorgé de rencontres. Il avait le souffle court des jours de grands événements qui vous font oublier vos petites contingences. Je me rappelle néanmoins la douceur du *Château Montaigne* qui m'a imprimé au palais le cru littéraire 2004-2005.

Encore sous l'adrénaline d'une journée de 12 heures, j'ai passé la soirée à ranger, à classer ma paperasse en espérant trouver dans le geste mécanique la sérénité et le

calme qui me faisaient infiniment défaut.

Un peu niaise mais tellement sincère, je me suis émue devant le tirage photo des élèves de mes classes. Ils étaient là, couchés sur des feuilles de papier recyclé. Leurs sourires *photomaton* – ou *webcam*, ou je ne sais quelle technologie – ne m'étaient pas adressés, pourtant je les recevais en plein cœur, de même d'ailleurs que les mines renfrognées de certains. Et dire que tout cela sera une routine l'an prochain...

Dans la tendre lumière du crépuscule, j'ai remarqué qu'un deuxième moineau avait rejoint le destin du premier. Et j'ai pensé qu'il fallait vraiment que je m'occupe de ces morts qui choisissent ma fenêtre pour tombeau.

Là-dessus, samedi est arrivé et m'a trouvée moins anxieuse. C'est que j'ai entamé ma sortie de l'abstraction. Débordée, stimulée

par les échanges de la veille, je sens désormais une direction. Oh, je ne vois pas la ligne d'arrivée ! Je crois seulement distinguer l'emplacement de la montagne et du col à franchir. En revanche, je ne perçois pas dans l'armada des directives et des instructions « manipulatoires » diverses et variées le germe d'une tranquillité âprement convoitée. Il y a les boutons pour les fenêtres, les ouvrants, les stores et les rideaux ; les trois codes pour le photocopieur, celui de l'ordinateur ; le fonctionnement du beamer, de la camera, de la VHS et du DVD ; les salles spéciales ; les réseaux administratif et pédagogique ; les portes qu'ouvre ma clé à puce ; les clés de mes casiers ; ma vignette de parcage ; les miracles de la domotique.

Finalement, la vraie préoccupation éclate : comment accueillir cent élèves en trois jours ? La pression monte à nouveau. Cocotte minute.

Entre 21 et 22 heures, je prépare un gâteau aux pruneaux. Tout est normal.

Dimanche 22 août

J'avais fait un premier rêve. Je participais à un sport d'équipe. Petit à petit, je me rendais compte que je n'y étais pas à ma place. Ça devait être du football, puisque j'étais sans cesse houspillée de ne pas utiliser mes mains. J'y arrivais mal et, le malaise s'intensifiant, en catimini je m'étais retirée. J'avais fui sans rien dire à personne, sans prendre congé. Réfugiée dans une vaste bibliothèque, je cherchais alors dans l'étude le moyen de dissiper mon humiliation et ma culpabilité. J'étais finalement parvenue à refouler mes sentiments, au point de commencer à souhaiter que quelqu'un s'inquiète à mon sujet. Quand mon mari était entré, je m'étais attendue à un soulagement de sa part, soulagement de m'avoir trouvée et

j'avais été surprise d'entendre sa colère. Mon comportement était inacceptable, je devais des explications. Je m'écroulais, submergée de honte.

Cette nuit, c'était différent. Combative, maîtresse de mon jeu, sûre de ma position, je bousculais l'adversaire et shootais dans le ballon. Je devais y mettre toute mon âme, parce que la douleur de mon pied écrasé sur le mur de crépis qui jouxte mon lit a fini par me réveiller.

Durant la journée, j'ai oublié le coup d'envoi et travaillé à ma rentrée. À 22h, je me suis mise à repasser mon emploi du temps avec le linge qui s'était accumulé au cours des dernières lessives. Entre deux cols de chemise, j'écris à même la planche. La gorge se noue, l'étau se resserre, une voix s'éteint.

Lundi 23 août

Ce matin, le clocher sonnait la demie de 7 heures lorsque j'ai claqué la portière de la voiture. J'ai longé le bois du Sepey avant de traverser Cossonay, puis commencé la descente par Allens, Gollion, Aclens et Romanel. J'étais attentive à chaque morceau de paysage. Dans cet état d'alerte qui caractérise toutes les premières fois, je me laissais fasciner par l'itinéraire le long duquel je roulerai bientôt mon quotidien. Cette future routine me paraissait si extraordinaire que je tentais d'en reconnaître les signes à l'amorce d'un virage, dans l'ondulation silencieuse de la terre ou le mouvement instinctif des animaux, sur le feuillage rafraîchi des arbres ou au mur fatigué des bâtisses villageoises. Arrivée à la hauteur du dernier giratoire avant la plongée sur Morges, j'ai pris à droite le chemin vicinal qui vous mène à Echichens en évitant de contourner l'hôpital. On ne s'y

croise pas sans un bain de terre ou une giclée de boue. Derrière moi, mis au pas par ma cadence, deux scooters s'impatientsaient. À 50 mètres de notre destination commune, n'y tenant plus, l'un des deux m'a doublée, transperçant l'air d'une subtile contorsion. Escortée ainsi, j'ai pénétré dans l'enceinte du gymnase.

La cour fourmillait d'élèves entre lesquels je me suis faufilée, doucement, en prenant le temps de m'imprégner un peu de leur présence, de leurs bavardages et de leurs gestes. J'ai vu une meute, des groupes, des solitaires et des amoureux. C'était exaltant d'être parmi eux sans histoire, sans passé. Absorbée dans leur jeunesse, je m'acclimatais. Puis, j'ai continué ma déambulation à travers les couloirs de l'établissement. J'ai mis mes clés dans une main et, sous le bras, mon cartable à dossiers, afin de me donner la prestance recherchée. Comme l'acteur répétant son rôle, je

me suis exercée à cette marche professionnelle qui vous conduit de salle en salle, d'élèves en élèves. J'avais l'air de savoir où j'allais. Je prenais la cadence, mimais l'allure tout en étant fort rassurée de ne pas enseigner avant mercredi. Mon petit jeu ne dupait probablement personne... D'ailleurs, deux jeunes filles, que j'avais eu l'occasion de rencontrer lors d'une conférence sur la sorcellerie, m'ont abordée pour s'enquérir d'une référence bibliographique en relation avec leur travail de maturité. J'étais donc déjà, malgré moi, aspirée dans ce monde d'élèves et de profs.

J'ai été étonnée de constater que l'atmosphère en salle des maîtres était tendue. Apparemment, la Rentrée demeure un événement spécial, que ni le temps ni la répétition ne parviennent à lisser tout à fait. Un pincement demeure, c'est le trac de ceux qui, d'année en année, se préparent à la rencontre toujours inédite ou aux retrouvailles

jamais assurées.

À 9h30, je me suis glissée dans l'auditoire où le directeur, les doyens et les conseillers aux études accueillait les nouveaux élèves. Vingt-cinq d'entre eux auront dorénavant, à cette heure-ci, cours de français avec moi. J'étais là comme une intruse, un peu voyeuse. J'essayais de m'habituer à ces adolescents pour amoindrir le choc de me trouver devant eux, incessamment. J'ai consacré la fin de la matinée à me familiariser avec le cadre, les salles, le matériel, à tester mes divers codes. Je suis même parvenue à prendre quelques kilos-octets de place en transférant mes fichiers sur le réseau pédagogique. J'ai souri en pensant que cette opération me gratifiait d'une légitimité toute virtuelle.

Légitimement ou non, j'ai dîné avec plusieurs collègues sur la terrasse du site : soleil, douce clarté, Mont-Blanc en vis-à-vis, et, dans l'assiette,

des grillades pour retenir l'été. Je ne savais pas qu'il me faudrait attendre plus de sept mois pour m'accorder à nouveau cette pause de la mi-journée. Avant le retour à la maison, j'ai passé en ville afin d'acheter les fourres et les cartables nécessaires à ma grande organisation. En soirée, j'ai commencé à remplir ces belles fournitures de mes premiers supports de cours et des plans de travail à distribuer aux élèves. Après la planification, il y a donc l'organisation, autant d'étapes qui, sans doute, m'empêchent encore de concevoir la réalité de ma future besogne.

Avec la lecture de la presse, ce lundi de Rentrée 2004 a finalement pris une tournure inattendue. Je suis stupéfaite, interloquée, presque démasquée. Hier à Oslo, le tableau emblématique de l'angoisse a disparu : « Le vol du "Cri" laisse la Norvège sans voix [...]. Il a fallu une minute à peine pour que deux inconnus volent une des peintures

les plus célèbres au monde, sans même déclencher l'alarme du Musée Munch ». Où peut-on cacher cet être qui hurle en nous sous des cieux rouge sang ? Comment parvenir à étouffer ce cri dont le terrifiant silence nous déforme et nous aspire ? Est-il possible d'arrêter la force ondulante du chaos qui, dans un seul mouvement, brasse les eaux et les airs avec nos corps, ces squelettes d'effroi ramollis ? Nous étions pourtant sur le pont aux lignes diagonales, suspendus à distance des affres tourbillonnantes du néant. Oui, mais nous portions masques et cravates, alors même que nous n'avions plus de nom. Deux silhouettes bien droites nous suivaient : signes d'une médiocre normalité ou d'une remarquable sagesse ? Saurons-nous une autre fois traverser l'angoisse sans en subir les tourments ?

Mardi 24 août

Réflexion diurne

Le problème avec les connaissances est qu'elles ne sont pas faites pour nous rassurer. Vous pouvez essayer la boulimie, vous n'en serez pas plus avancés, car elles se transforment, évoluent, changent, se renouvellent. Et moi qui aimerais tant en maîtriser quelques-unes, afin de contrôler quelque chose, de m'approprier confortablement un petit bout du métier. Je résiste, m'angoisse, crains la dispersion autant que la peau de chagrin. Impossible en outre de prévoir ce qui sera judicieux d'aborder demain. Aussi, je me répète des paroles de grand-mère : « c'est comme pour mon dîner, je ne prévois pas tout pour toute l'année ; j'improvise au jour le jour, autrement ce serait terrible ».

Pensée nocturne

Qu'est-ce que la solitude de l'enseignant ? Seul devant ses élèves et seul devant leurs copies avec son panier de notes ; seul face à son programme ; seul à pouvoir se faire confiance, à trouver son style ; seul à décider de partager, d'échanger, de collaborer. Néanmoins toujours en contact, en relation avec l'autre, il se joue de l'horizontalité et de la verticalité, de la distance et de la proximité.

Sur le fil du savoir, le funambule solitaire ne s'endort-il jamais ?

Mercredi 25 août

Il est bientôt minuit. Voilà plus d'une heure que je fais la crêpe sous les draps sans trouver la position du sommeil. Je sens douloureusement la fatigue pourtant. Derrière le front et sous les tempes, ça serre, ça m'écrase. Trop tard pour espérer

une trêve. Mon système surchauffe. Cette première journée d'enseignement a été si dense que je n'ai pas pu me résoudre à la mettre à plat tout de suite. Je voulais la garder en vrac, mal rangée, impensée. Impossible, apparemment ! Piégée, j'allume, me lève, m'empare du cahier et commence à noter, dans l'urgence, les yeux encore blessés par la lumière. Je vide l'excitation, la tension, les images et les paroles virevoltantes, comme s'il s'agissait d'un abcès. Je répands le tout avec indécence sur une page blanche. Je me ressaisis entre deux lignes et, soulagée, constate que l'expérience, même dévorante, ne résiste pas à l'écriture qui la recrée. Dans la succession des mots surgit le sens immanquablement.

Trois périodes, deux classes, quarante-trois élèves. Questionnés sur ce qu'ils pensent de l'histoire, plus de la moitié se disent « traumatisés » par leurs précédents

professeurs. Ils ont beau avoir 15, 16, 17, 18 ou 20 ans, l'enseignant pèse lourdement sur l'image qu'ils se font de la connaissance et sur leur motivation à apprendre. Puissent mes quelques dizaines de kilos appuyer dans le bon sens et en repêcher quelques-uns !

J'ai donc reçu cet après-midi le baptême par immersion. C'est étrange, vous parlez à vos élèves, ils vous regardent et, ça y est, votre reflet par leurs yeux vous revient estampillé « prof ». Vous vous passez la main dans les cheveux pour vous rassurer et, stupeur, vous avez entre les oreilles la casquette du « prof ». Vous n'en voulez pas ? Et bien, ils s'en fichent. C'est ainsi, vous l'avez bien cherché ! Et puis, vous devriez être contents, vous qui n'êtes que stagiaires...

Moi, je n'ai pas seulement vu des élèves en classe tout à l'heure. C'est étonnant, comme certains visages en dissimulent d'autres. Ma belle-

sœur semble, à vingt-cinq ans, avoir oublié qu'elle a terminé ses études gymnasiales ! Cette ressemblance s'est imposée immédiatement. Elle s'est diluée ensuite, parce que j'ai dû faire un effort de mémoire en relisant mes notes, afin de découvrir qui se cachait derrière cette douteuse association. Inversement, il a fallu des semaines pour que se tissent d'autres réseaux de « parenté » qui avaient d'abord échappé à ma conscience.

Ce soir, j'ai voulu cuisiner un gâteau à la raisinée avec un reste de pâte maison stockée au frigo. J'ai décidé de faire vite et simple, de ne pas suivre ma recette habituelle. Concrètement, j'ai éliminé les œufs, les jugeant tout à coup superflus dans ce type de recette à la double crème. D'ailleurs ma mère m'avait dit qu'elle-même n'en ajoutait pas. Oui, mais elle cuit la pâte à blanc et, ça, je l'ai négligé... Et bien, mon gâteau s'est assez rapidement cru à l'étroit dans sa plaque, il a débordé,

s'est répandu dans le bas du four, où il est si agréable de nettoyer. Les œufs, indispensables évidemment, devaient donc empêcher cette exubérance ! Ils auraient colmater la farce. Vexée, j'ai préféré ne rien sortir et laisser ma bêtise enfermée dans la chaleur de ses enfers. Je m'en occuperai demain, à froid.

C'est dire si, en ce moment, je n'ai pas encore trouvé ce qui colmate dans l'excitation qui me déborde et l'angoisse qui m'étreint. Serait-ce l'écriture après tout ?

Tout à l'heure, je vais rencontrer la 1M10 : 25 élèves, 5 x par semaine, cours de français. Cela ressemble à une ordonnance médicale : cure préventive pour une bonne dissertation, dans trois ans, à l'examen de maturité.

Jeudi 26 août

J'ai soumis ce matin à mes élèves un questionnaire, intitulé *Vous, la lecture et la littérature...*, et en attaque maintenant le dépouillement. Je me surprends à m'émouvoir de leurs réponses, ce qui ne m'aide pas à rationaliser le travail, certes. Cependant, il y a de quoi éclairer ma lanterne, et je comprends qu'en marge de mes planifications ce sont les élèves qui vont me montrer le travail à entreprendre. Tout devient concret.

Joie et tremblement : je reçois mon premier salaire de « maîtresse stagiaire ».

Vendredi 27 août

Le vendredi sera le jour des fondus enchaînés, de la haute voltige des horaires. Trois classes différentes, septante-cinq visages, quatre périodes d'enseignement accrochées les unes aux autres comme des wagons sans locomotive. Car la locomotive c'est vous, et vous ne savez pas toujours où vous allez ni avec qui. En cinq minutes, vous passez du sous-sol au 1er étage, tâchez de gommer les trois heures écoulées pour afficher en surimpression le dernier scénario de la matinée, surtout vous reprenez conscience avant de fouler le sol de la salle. Vous êtes attendus.

Le but était de les faire écrire. Je leur ai lu *La Centenaire* de Linda Lemay. Sans les prévenir, j'ai entamé la première strophe. J'ai été impressionnée par leur silence. L'attention était palpable et j'ai eu peur de l'effet que j'étais en train de produire. J'ai sûrement bégayé à ce

moment-là. Ensuite, je leur ai demandé de m'écrire un texte sur ce qu'ils attendaient de la vie, eux.

Avec mes copies sous le bras, je suis partie dîner chez la grand-mère de mon cœur. Au café, elle m'a dit le souci qui lui nouait l'estomac, l'hospitalisation de sa sœur. Elle m'a avoué les réussites qu'elle faisait depuis trois jours pour libérer son angoisse et se raccrocher au moindre signe, à l'espoir enfoui dans le hasard des cartes. Je suis repartie, avec des confitures contre les aigreurs de la vie.

Une fois rentrée, j'ai étalé sur la table à manger les copies prélevées le matin. Ils ne s'imaginent pas nos élèves comment on lit leurs travaux, ce qui nous traverse. On les trimbale dans nos maisons, sur nos bureaux improvisés et sur nos canapés. On mange, on boit, on vit au-dessus de leurs mots.

Samedi 28 août

La semaine de la rentrée finit de se consumer. Je la digère en « déplanifiant » mes cours selon ce que j'ai pu percevoir de mes élèves. Je n'en reviens pas, le coup d'envoi a eu lieu, le travail se concrétise et je tente de me mettre au diapason. J'abandonne, je rectifie, j'épure mes idéaux. Mon dessin sur le métier devient moins flou, moins grotesque ; il est encore fort maladroit.

Je fais le ménage aussi, ouvre les fenêtres, nettoie les vitres, enfile les gants et me décide enfin à retirer les cadavres des moineaux. Je retiens mon souffle, toucher la mort n'a rien d'anodin. Le dernier naufragé, intact, est vite évacué, tandis que le corps du premier, tout ratatiné, aurait dû m'inquiéter davantage. Je rassemble tout mon courage, le soulève du bout des doigts. L'horreur grouille par en dessous : la vermine, la matière en décomposition, une image de danse

macabre. Je renonce, appelle à l'aide, et, pour finir, nettoie à grande eau le rebord de la fenêtre. Ne plus jamais attendre si longtemps.

Lundi 30 août

Enseigner, travailler, élargir l'horizon jusqu'au vertige.

Je l'ai senti ce vertige, tantôt, devant les vitrines du Musée de la Fondation Martin Bodmer à Cologne. Cet homme, collectionneur érudit, s'est constitué une bibliothèque de la littérature universelle en accumulant manuscrits, éditions précieuses, objets d'art. Cependant, un jour il a dû éprouver durement les limites de son entreprise. Les civilisations humaines résistaient, dépassaient de la lorgnette littéraire à travers laquelle il avait d'abord choisi de les contempler et de les capturer. Il fallait donc aller plus loin,

s'approprier des traces écrites de l'humanité, aussi prosaïques soient-elles. Puis, la tentation a surgi de relier ces traces aux fossiles préhistoriques, dont le décryptage étend la vision jusqu'aux origines de la vie. Ce n'est qu'après avoir effleuré le vrai mystère, semble-t-il, que le collectionneur a pu concentrer sa quête sur quelques œuvres révélatrices du mouvement créateur qui l'avait tant fasciné.

Plus tard, j'ai été subjuguée par ces mots d'Edvard Munch (1863-1944) : « je ne voudrais pas rejeter ma maladie, car mon art lui est pour beaucoup redevable ». Le peintre, qui souffrait de névroses, avait quelques années plus tôt (1893) peint *Le Cri* et livré, dans son journal, la genèse du célèbre tableau : « Un soir, je marchais suivant un chemin. [...] J'étais fatigué, malade. Je me suis arrêté pour regarder le fjord : le soleil se couchait et les nuages étaient rouges, comme du sang. J'ai senti passer un cri dans la

nature ; il m'a semblé que je pouvais entendre ce cri. J'ai peint ce tableau, peint les nuages comme du véritable sang. Les couleurs hurlaient ». Ainsi, l'angoisse loin d'exclure l'élan créateur semble le déchaîner. *Le Cri* se décline d'ailleurs en quatre versions, comme si l'artiste avait eu besoin de la série pour épuiser l'émotion qui le hantait.

Lorsque s'insinue chez l'enseignant l'angoisse de ne pas en savoir assez, il entrevoit la vacuité de la connaissance et, cependant, s'effraie du vide. Les figures du collectionneur et de l'artiste se présentent alors. Un choix doit s'opérer, un équilibre subtil entre la tentation de l'accumulation figée et celle de la continuelle transformation, peut-être quelque chose de l'ordre d'une recreation.

Mardi 31 août

Pour sa page consacrée à la rentrée littéraire, *Le Temps* proposait samedi dernier un « Roman d'horreur contre la peur ». L'illustration (signée Nicolas Vial) qui occupe tout un quart de page retient mon attention. Elle pourrait également représenter une forme d'angoisse et viendrait, dans ma « galerie », compléter *Le Cri*. Au premier plan se dresse un phare monumental qui éclaire puissamment un horizon complètement vide, tandis qu'une foule de monstres marins enchevêtrés s'agitent dans les ténèbres du dessous. Leurs tentacules et leurs épines dorsales se confondent avec les branches de l'arbre qui, telles des lianes, sont montées à l'assaut du phare. Tout en bas, légèrement en retrait, une petite maison, dont on ne perçoit pas de porte, est posée contre un escalier tronqué qui semble ne mener nulle part. Deux queues de

poissons dépassent des tuiles courbes de la toiture et sont sur le point d'envahir l'habitat. À la fenêtre, une ombre humaine s'agite, les bras levés, affolée, piégée. Une autre fenêtre, plus petite, perce la même façade ; elle ressemble à un hublot. À côté de la cheminée, dans le noir indéfinissable des cieux ou des abysses, deux yeux de fauve scrutent le temps.

L'appartement est envahi de guêpes aujourd'hui. Je ne les supporte plus, les poursuis avec la tapette à mouches. Au mieux, je parviens à les guider vers l'embrasure des fenêtres où, si elles collaborent, elles prennent le chemin du dehors. Au pire, je m'impatiente et elles finissent tristement l'été. À chacun ses monstres.

J'ai pris un rythme dans la préparation de mes cours. En premier vient le souci, puis une idée engendre de l'excitation. Ensuite arrive le plaisir d'avoir un cadeau à

offrir. Mais, comme on ne peut prévoir la façon dont un présent va être reçu, revient le souci. Une fois le cours donné s'amorce le bilan des déceptions et des satisfactions. À la fin du parcours, une option apparaît qui oriente déjà la reprise du cycle.

Le sommeil n'appartient pas au même cycle. Et pourtant, une question me traîne encore du lit au bureau. Je me relève pour l'archiver : peut-on s'endormir dans la chronologie des Hominidés ? ou comment débrancher la prise quand votre système s'est commuté tout seul sur le cours du lendemain ? Ici commence le cercle vicieux : sueurs, palpitations, nécessité d'entreprendre la descente vers les toilettes, décompte des heures, anticipations, épuisement mental, endormissement, sonnerie du réveil.

Mercredi 1er septembre

Je me sens loin des théories psychodidactico-pédagogiques et pourtant je les réinvente comme on régurgiterait un repas mal digéré. Écœurée, je décide de fixer l'aiguille de la boussole sur ces élèves que je connais si mal. Dans le trio que nous formons, eux, la matière et moi, ils sont probablement les plus fiables à cette heure. Ils tranchent dans le vif, alors que je doute et que la matière me submerge.

En outre, j'ai observé combien j'étais différente selon la branche à enseigner. C'est mon propre rapport au français et à l'histoire que je me surprends à questionner, investiguer, clarifier. Décidément, rien dans l'abstraction ne me laissait présager ce qui est en train de se jouer. Tant que l'on se prépare à l'action, tout demeure purement intellectuel. Dans la pratique, l'intellect compose avec vos émotions et se trouve confronté à

d'autres individus dans un cadre pas toujours propice. Ça change tout ! Ça vous brasse à l'intérieur, vous vous récupérez la tête à l'envers sans avoir compris pourquoi ni comment. Il y a des phrases bien ficelées qui deviennent très confuses : mettre les élèves au travail, par exemple. Malgré tout et malgré vous surtout, il y a aussi des minutes jubilatoires : le silence concentré des élèves qui font exactement ce que vous leur avez indiqué, la bonne question qui brise la glace, les étincelles dans leurs yeux tout à coup intéressés, l'atmosphère faste des jours de grand partage. Par ailleurs, chacune de vos classes vous met au défi de trouver le ton juste pour elle seule, d'enrichir votre registre forcément un peu maigre.

Ainsi, je suis debout devant mon chantier. Je construis quatre maisons en même temps et toutes exigent les meilleurs matériaux, originaux, durables et fonctionnels à la fois. Lorsque je me couche enfin

satisfaite du travail accompli, je crois avoir gagné mon repos. Pourtant, l'avancée des travaux recèle des petits riens qui ne tardent pas à se rappeler à mon esprit. C'est l'éternel ressac. Je n'ai rien à dire mais j'implore la paix, six ou sept heures par nuit, ce serait merveilleux.

Jeudi 2 septembre

J'ai tellement de choses à penser, à organiser. Il me faut y consacrer des heures. Quand j'en ai terminé, le temps se dilate et j'aperçois la durée, l'année scolaire tout entière qu'il va falloir fouler pas après pas avec mes quatre maisons sur le dos. L'euphorie des premiers jours s'estompe. J'apprends à composer avec l'énergie du travailleur acharné.

Vendredi 3 septembre

Je potasse, consulte des livres usés, écornés, annotés. Je rencontre ma jeunesse à travers une écriture toute ronde, gonflée d'illusions, une écriture d'avant la vie qui érode et taille le superflu.

Mes élèves ont des visages, des prénoms et certains une voix. Des paroles nous relie maintenant. J'épluche les journaux tous les jours en pensant à eux. C'est leur monde que je découpe, range dans des fourres, et laisse traîner au cas où un morceau se révèle utile à leur pâture.

Je me passe les enregistrements radiophoniques de Nicolas Bouvier pour le plaisir d'entendre la vibration de sa voix, de m'évader en pelant trois carottes, de passer l'hiver à Tabriz parce qu'en une nuit il est tombé trois mètres de neige et que les cols sont fermés. Quand survient la coupure d'un flash info

périmé, je savoure ma revanche. J'ai vaincu un moment l'écoulement linéaire du temps avec son cortège de fausses urgences. Je ris devant l'imposture de nos vies enchaînées aux cadrans d'horloges portatives. Que dire des périodes d'enseignement qui ont quarante-cinq minutes et la sonnerie pour sépulture ? Dans le noble zapping de la grille horaire quelle nourriture s'offre à l'esprit de l'écolier, du gymnasien, de l'apprenti humain ?

Le temps nous fait violence et nous le laissons faire.

Lundi 6 septembre

Deux semaines pour connaître tous les élèves de ma classe de français par leur prénom. Ils sont épatés, ne savent pas que j'y ai mis l'enthousiasme et le zèle stupide du débutant.

Au seuil de la troisième semaine, le

paysage professionnel se stabilise. Je suis parvenue à éclipser quelques déferlantes émotionnelles, à anticiper certaines réactions de mes élèves. Par petit bout, je revis mes 16, 17, 18 ans ; comme s'il fallait toujours regarder derrière pour avancer. Atteignons-nous un jour l'âge adulte ?

Je viens donc à peine d'entamer ma mue, de voir apparaître la peau du prof sous des lambeaux d'adolescence. Sur ce, arrive le courrier qui gracieusement me rappelle mes obligations de formation. J'ai beau muer, je ne suis que stagiaire. Il faut savoir tenir sa place, n'est-ce-pas ? Je soupçonne d'ailleurs l'intérêt de cette initiation au double jeu. Vous enseignez ; vous éliminez tout excès d'authenticité et entrez dans les rôles qu'exigent vos responsabilités éducatives ; vous apprenez à glisser, sans schizophrénie aucune, de la ferme autorité à l'empathie la plus sincère. Alors, avec un zeste de souplesse,

pourquoi serait-ce si difficile d'être la prof de mes élèves, une collègue en salle des maîtres et la stagiaire de mes visiteurs ; ces gens qui discrètement s'assoient au fond de vos classes une fois par semestre et vous offrent le regard objectif dont vous manquez sur votre pratique. Ne voyez là que l'ironie du néophyte, dont la confiance ressemble à une flamme vacillante que la critique à tout moment pourrait éteindre !

Sur la route, tantôt, j'avais croisé un mot étrange campé dans un triangle de signalisation : « épareuse ». Le son de ces quelques syllabes avait vaincu le barrage de mes incessantes pensées, préoccupations, excitations. Je l'avais entendu me traverser, et j'étais heureuse de m'abandonner à la cocasserie d'une méditation lexicale. Mais à peine avais-je eu le temps de gribouiller mentalement les contours de ma drôle de bestiole qu'elle était apparue, décevante,

encombrant le bas-côté de la chaussée pour le débarrasser de ses irrégularités végétales. Malgré ce coup porté à mon imagination, je lui pardonne et, après réflexion, l'inviterais volontiers à œuvrer sur mon chantier afin qu'elle le nettoie des encombrements que je secrète. Pourvu qu'elle prenne soin de ne pas heurter l'inspiration du bâtisseur !

Mardi 7 septembre

Mes tracas se rapprochent de ceux de mes collègues. Mes angoisses se banalisent et je me normalise. Est-ce un regret ? L'exaltation des premiers jours est enterrée et la Rentrée ne sera jamais plus aussi palpitante que cette année-ci. Il est curieux d'observer l'énergie immense que l'on déploie, jusqu'à l'épuisement, pour se sentir en sécurité ; et, à l'inverse, la façon dont on s'emploie constamment à rechercher le frisson qui donne du

sel à nos vies.

Ce soir, je crois avoir atteint le sommeil sans peine. Il a fallu que je note quelque part ce signe d'une éphémère tranquillité.

Mercredi 8 septembre

Je connais mes premières vraies préoccupations didactiques. Pas celles que l'on simule confortablement installé dans un cours de formation. Non, celles qui émergent des difficultés du terrain et vous collent ensuite à la peau comme une seconde nature. Surtout lorsque vous prétendez emmener vos élèves en voyage et que vous vous payez le luxe de refaire vous-mêmes la promenade.

Vendredi 10 septembre

C'est la fin de l'idylle, de cette période où j'ai consacré mes forces à l'harmonie de la rencontre. Je sais que tout reste à entreprendre : il faut intéresser les élèves, les motiver, les accompagner, s'assurer qu'ils travaillent et progressent, les évaluer d'ici le 26 novembre, soit la fin du premier trimestre. Où puiser les ressources nécessaires ?

Dimanche 12 septembre

Mon premier mouvement de balancier s'achève. J'ai délaissé pour un temps mon obsession des contenus et passé au souci de leur transmission. L'inquiétude s'est donc déplacée. J'essaie d'entrer dans l'univers mental de ces élèves qui généreusement travaillent en moi et façonnent l'enseignante que je deviens.

Dimanche 13 Mars 2005

Dans la nuit du dimanche 6 au lundi 7 mars, deux lithographies et une aquarelle d'Edvard Munch ont été dérobées « dans un hôtel du sud de la Norvège ». Elles ont été récupérées le lendemain même de leur disparition. « Cette affaire intervient moins de sept mois après le vol spectaculaire » du *Cri* et de la *Madone*, « qui avait laissé la Norvège sous le choc. La police n'a toujours pas retrouvé trace des suspects après ce cambriolage de sang-froid, opéré en plein jour au Musée Munch ». Il n'y aurait pas de lien entre ces deux vols.

On ne signale donc aucune piste au sujet du *Cri*. La traversée de l'angoisse continue pour ceux qui, comme moi, cherchent leur voie, au soleil couchant, de l'autre côté d'un pont de bois suspendu au-dessus du fjord. Ils sacrifient leur quiétude pour que se lève en eux un jour nouveau.



Entre angoisse et enthousiasme : journal d'une enseignante entrant dans la profession

Durant la semaine précédant la rentrée d'août 2004 et les trois suivantes, j'ai accumulé dans un cahier spirale des notes quotidiennes, des traces de mon vécu et de ma pratique professionnelle. Six mois plus tard, elles ont été reprises, réécrites, reformulées, mises en histoire, soit coulées dans un récit destiné, lui, à être lu.

Illustration de couverture:
Edvard Munch, *Le Cri*, 1893